

# *L'individu dans les plis singuliers du social*

## *Individus Institutions Socialisations*

Bernard Lahire

La Découverte / Laboratoire des sciences sociales  
Paris 2013

Dans ce petit ouvrage de 176 pages, Bernard Lahire le nomme recueil, il essaie de concevoir une théorie du jeu social en s'appuyant sur un travail empirique, il a fait beaucoup de travaux d'enquêtes. Gaël, à juste titre (il a lu le bouquin? me suis-je demandé!) me rétorque: tu veux dire théorie du **jeu** ou du **je** social? Il dit jeu: J.E.U., il veut dire qu'il y a du jeu (social), que tout n'est pas bloqué, ou que tout n'est pas joué à six ans! Mais on pourrait dire aussi je: J.E. parce que le sujet, l'humain est d'abord un être social... c'est de ça qu'il s'agit.

Et je vais partir de ça d'ailleurs, parce qu'en fin de compte c'est une réponse qu'il fait aux sociologues qui lui font un mauvais procès. Il a intitulé l'avant propos **le singulier-pluriel**, parce que pour lui il pense que la tâche des sciences sociales c'est de mettre à jour la fabrication sociale des individus. Il va articuler le social et les individus. Il dit que le social ne se réduit pas uniquement au collectif, ni au général, ni au travail, ni à l'école, etc. mais que le social git dans les plis singuliers de chaque individu. Le social ce serait en gros une feuille de papier comme ça.

Ça c'est vraiment la trame, parce que le social a comme fondement les rapports sociaux basés sur la domination, mais que dans cette trame sur laquelle les individus reposent, il y a plein d'autres éléments qui vont faire que ça va être plié parce que les individus subissent aussi d'autres déterminismes. Je vais essayer de vous expliquer ça.

Le propos de l'auteur, c'est de faire varier les échelles d'observation, de ne pas en rester à cette affaire de classe sociale, mais de travailler, de rendre compte des singularités individuelles. Ça fait écho à mon histoire personnelle (il fait référence à la notion de transfuge de classe) et

donc en fin de compte même si on est déterminé par sa classe sociale, en fonction de différentes socialisations qu'on va incorporer, on va avoir un parcours qui va nous sortir de ce déterminisme-là.

Pourquoi et comment est venu son intérêt pour une sociologie des individus?

Il a travaillé sur la production de l'échec scolaire à l'école primaire, sur les modes populaires d'appropriation de l'écrit et sur les réussites scolaires en milieu populaire. À partir de ce travail général, il a constaté qu'il y avait des élèves des classes populaires qui réussissaient. Il parle de son cas personnel, lui-même est un transfuge de classe. Donc pour lui, la sociologie doit aussi s'intéresser à des cas, étudier des cas atypiques, et en travaillant sur ces exceptions, elle peut aussi en tirer de nouveaux enseignements sur le fonctionnement et les mécanismes de la reproduction sociale.

Ce qu'il veut dire, c'est que ce n'est pas en ce concentrant uniquement sur la notion de classe sociale, qui est le grand vecteur de la reproduction sociale, qu'on va en apprendre plus, mais c'est en travaillant aussi à la marge. C'est la marge qui peut nous faire comprendre la page. C'est ce qu'il défend dans son approche sociologique. Des recherches ont été faites par exemple sur des camionneuses, des boxeuses, et des chirurgiennes. C'est le travail sur des petits groupes particuliers qui permet de comprendre le fonctionnement de la reproduction de la société et notamment à travers ces trois exemples, ce qu'est la boxe par exemple et aussi ce qu'est la domination masculine dans ces différents domaines. Et donc ça éclaire aussi tout ce qui se passe dans ces champs-là, en faisant un écart, en faisant un pas de côté. De tout ça, il dit qu'il

faut regarder la réalité des faits sociaux en face, c'est qu'il y a des cas, des gens particuliers qui échappent au déterminisme social. Sans pour autant en nier la prégnance. Il dit qu'il y a une faiblesse de cette notion de déterminisme à cette grande échelle, il veut montrer cette complexité du social. Au final l'individu est le produit non pas d'un seul mais de plusieurs déterminismes qui passent par différentes influences socialisatrices. On naît dans un milieu ouvrier, mais on ne naît pas que dans un milieu ouvrier. On naît dans une famille, on a des frères, des sœurs ou on n'en a pas, on est un garçon ou une fille, on va à l'école, on a connu tel ou tel type de pédagogie, tout ça va avoir une influence sur la fabrication des individus, avec des singularités qui vont s'opérer. Si nous voulons comprendre vraiment que nous sommes pleinement des êtres sociaux, il faut analyser ces cas individuels, leurs conditions de socialisation et leur vie sociale, qui vont se déployer dans différents domaines de socialisation, comme je le disais tout à l'heure, à l'école, dans la famille, dans la politique, le sport, la religion. Nous sommes pleinement des êtres sociaux, dans nos émotions et dans nos aspects les plus intimes. Il s'appuie sur Marx et ses « Manuscrits de 1844 » pour lequel l'homme est l'être social. Il n'y a pas d'individu sans cette dimension sociale. Nous ne sommes que des êtres sociaux. Donc en gros il n'y a pas de libre arbitre !

Mêmes les émotions ont une dimension sociale. Par exemple, la honte. C'est une émotion socialement produite, c'est ce que ce que ressent le transfuge de classe : il ne se sent jamais tout à fait à sa place là où il se trouve. Il ajoute que c'est d'une certaine manière la même chose pour la timidité qui peut se manifester par le fait que tu rougis, que tu as des troubles du langage, on n'en est pas moins le produit d'un effet de légitimité (c'est Bourdieu qui le nomme comme ça). C'est à dire que tu ne te sens pas légitime donc ça te perturbe.

Il aborde un autre aspect qui renvoie à la naissance de la sociologie. Quand la sociologie est née, fin XIX<sup>e</sup> début XX<sup>e</sup> siècle, notamment avec Émile Durkheim et Marcel Mauss, il a fallu que

cette nouvelle discipline trouve sa légitimité en se démarquant, notamment de la psychologie, qui était une science antérieure, et ces sociologues ont nié l'individu pour ne s'intéresser qu'aux classes, qu'aux groupes, qu'aux collectifs. Mais lui pense qu'on peut travailler à une sociologie des individus, sur les parcours, sans pour autant tomber dans cette espèce d'idéologie de la montée de l'individualisme. Donc il va parler de processus d'individuation (il se réfère à Norbert Elias) ce qui n'est pas la même chose que l'individualisme, ça veut dire que chaque individu, tout en ayant ce substrat social qui le détermine, va se construire, va être fabriqué par les différentes socialisations.

Sur la socialisation : ce sont les différentes formes d'incorporation du social, des choses qu'on va vraiment intégrer dans notre corps. Annaïg évoque Annie Ernaux : elle parle de ça, elle donne des exemples de mise dans son corps de la norme, elle parle de ces normes assignées dans son corps à son insu (le social incorporé). Lahire va s'appuyer sur le concept d'habitus de Bourdieu. Ce qui est intéressant dans ce concept, c'est une volonté de penser un social qui n'est pas seulement extérieur (c'est-à-dire toutes les institutions qui vont nous marquer – la famille, l'école – qui sont vécues comme coercitives, oppressantes) mais un social qui existe aussi à l'intérieur. Et c'est peut être ce qu'il y a de pire parce qu'on n'a pas conscience qu'on est porteur de ce social. Donc, de ce social qui est imposé de l'extérieur, de ce social incorporé, chacun pense qu'il peut en faire son affaire, qu'il a le choix, qu'il a sa capacité de décision, son libre arbitre. Or chacun en fin de compte intègre ce social qui vient de l'extérieur à son insu et en pensant qu'il a des possibilités de choix. (Manu parle de « naturalisation du social ».)

Et ce travail d'incorporation se fait tout au long de la vie. C'est-à-dire qu'en gros toutes les rencontres qu'on peut faire à quelque moment de sa vie, vont nous influencer et nous transformer. Tout en sachant que les premiers moments de socialisation de tout individu, sont les moments les plus marquants (disons déterminants) puisque notamment un bébé, il n'a pas le choix, il subit l'influence et est dépendant de sa famille qui vit dans un milieu socialement défini. Mais,

en grandissant, il va avoir un peu plus de recul et de réflexion critique par rapport à ce qu'on peut lui inculquer. Ça me fait penser à ce que disait Sartre : que fais-tu de ce qu'on a fait de toi ? Donc tout ça fait un mélange un peu bizarre !

Il fait aussi un détour par les neurosciences, détour que j'ai trouvé intéressant parce qu'en fin de compte, en disant que la socialisation peut se faire tout au long de la vie, et bien avec les neurosciences, ça se voit maintenant ! Des études ont été faites notamment sur des gens qui apprenaient la musique à un âge assez avancé et ça se voyait dans leur cortex : la zone qui était sollicitée se transformait. Ça renvoie à la notion de plasticité du cerveau développée par Catherine Vidal — une référence pour les féministes — puisqu'elle montre et démontre qu'il n'y a pas de différence naturelle, innée entre le cerveau d'un homme et celui d'une femme. Et que si différences il y a, ce n'est qu'en fonction des apprentissages et des mises en situation qui sont différentes en général, pour un garçon et pour une fille, notamment tout petit, et même après, que même chez une fille qui n'avait pas connu tel apprentissage, et bien en fin de compte on va y retrouver le même mécanisme dans son cerveau qui va lui permettre d'acquérir des nouvelles compétences. C'est quelque chose qu'il faut prendre en compte. Lire une carte, ça s'apprend !

Sur la conscience, il nous fait partager cette réflexion de Luigi Pirandello (dramaturge italien, auteur de pièces de théâtre), au sujet de l'être social, c'est une citation que j'ai trouvée intéressante : « Notre conscience s'égaré car cette conscience que nous croyons être notre bien le plus intime n'est que la présence des autres en nous, nous ne pouvons nous sentir seul ». C'est-à-dire tout ce que nous ressentons, agissons, pensons, c'est aussi en lien avec notre environnement, on n'est pas une entité fermée, c'est le social qui est aussi en nous.

À propos de l'extérieur, de l'incorporation de cet extérieur : les interactions ne se font pas que entre les individus et les institutions, elles se produisent aussi à l'intérieur des individus, il parle des rêves éveillés, des dialogues intérieurs, ça m'a fait tilt ça.

On est en train de rejouer des scènes qu'on a jouées ou même d'anticiper des scènes qu'on va jouer, notamment pour la première rencontre amoureuse, on va se la faire dix fois dans la tête avant qu'elle se réalise. Donc il y aussi ce qu'on bricole à l'intérieur de nous par rapport à l'incorporation du social. Tout ça pour dire que le monde social c'est ce qui nous constitue, c'est ce qui nous forme. Ce qui est intéressant, je trouve, c'est qu'il distingue social de collectif, de général.

Pour finir, Bernard Lahire pose une question : quelles conséquences politiques ça peut avoir ? Est-ce que ça ne complique pas les affaires politiques, cette approche qui essaie d'aller au plus fin, qui essaie d'élaborer un diagnostic et une vision du monde beaucoup plus précise que la simple analyse du travail et des rapports sociaux de production ? Est ce que ça ne va pas rendre la tâche plus difficile à ceux qui tentent de mettre en place les politiques publiques, qui veulent réduire les inégalités, de prendre en compte cette complexité du social ? Comment faire tenir ces différents facteurs de socialisation et de singularité incorporée ? Parce qu'on voit bien que les individus sont le produit de différentes expériences, faites dans des institutions et dans des situations différentes. Donc comment prendre tout ça en compte ? C'est certainement plus compliqué que d'agir sur un seul levier, sur l'exploitation par exemple. C'est un vrai problème que rencontrent beaucoup de personnes confrontées à des choix dans leur activité militante : est ce que je dois prioriser la lutte contre les inégalités sociales ou bien la lutte contre la domination masculine ? Est-ce qu'il y en a une que je vais mettre en avant ? Ça renvoie à la question qui est travaillée par d'autres, notamment par Danièle Kergoat, qui parle d'inter-sectionnalité, c'est-à-dire comment travailler en ayant conscience qu'il y a un croisement des différentes formes de domination. Comment faire avec les contradictions d'être à la fois homme ou femme, ou bien salarié et consommateur... Comment travailler toutes ces positions-là ? Et ce n'est pas en niant la complexité du social qu'on va faire un véritable travail politique. C'est plutôt en la prenant en compte qu'on va essayer de faire un réel travail politique qui aboutisse à des changements.

Un « cadeau de lecture » de Régis